



A L'AMOUR

Enfant, l'on me vantait les biens de ton empire
Douceurs, grâces, beautés, mille attrait à la fois
Hélas ! j'ai tant souffert, laisse-moi te le dire
Ils portent du poison les traits de ton carquois !

Tu m'avais transpercé de tes flèches de flamme,
Petit tyran, aimé du pauvre adolescent !
Ces traits c'étaient pour moi le regard d'une femme
Son sourire vainqueur, son chaleureux accent !

Et je m'abandonnais en toute confiance,
Comme on aime à vingt ans j'aimais éperdument !
Je me livrais trop tôt : ma plus douce espérance
A dû s'évanouir, et j'ai su le tourment !

Mais va, fils de Vénus, l'amitié pure et sage
Sait consoler parfois d'un amour insensé.
Puisqu'il est temps encor, j'en ferai mon partage,
Et le suprême espoir d'un pauvre cœur blessé !

Fridt Olufsen

Avril, 1890.

M. CHAPMAN.

"LES FEUILLES D'ÉRABLE"

I

Lorsque M. Chapman fit paraître les *Québécoises*, la critique, qui est sourde et... un peu bête, se tut ou daigna à peine dire deux mots de ce livre par lequel débutait un vrai poète, disciple harmonieux, ou plutôt heureux émule des Crémazie, des Fréchette, des Lemay, et qui volait déjà bien haut de ses propres ailes.

Elles ont grandi de plus d'un *empan*, ces radieuses ailes, et, dans son nouveau recueil : *Les Feuilles d'Erable*, le poète les déploie dans toute leur envergure. En d'autres termes, il y a progrès marqué. La langue est plus nette, la facture est plus souple et plus ferme, le coloris plus éclatant, la lumière et les ombres mieux distribuées ; le vocabulaire s'est enrichi d'expressions pittoresques et voyantes. C'est partout même flamme, même chaud patriotisme, même généreux enthousiasme, même amour sacré de l'Art ; mais rehaussé de plus d'ardeur, d'éclat, de brio.

En vain les années sont venues, le poète est resté jeune de cœur et d'esprit, de plus en plus épris du beau et de plus en plus avide d'idéal. Aux appels touchants de l'amitié, aux accents émus de la douleur, aux cris plus déchirants de la misère profonde, son vers soupire, gémit, sanglote comme une source voilée. Parfois domine une note plus gaie, quasi égrillarde, où le vieil esprit gaulois pétillait, où un réalisme de bon aloi rit aux éclats... Mais ces moments sont rares ; et le poète revient bientôt aux "beaux rêves des longs jours d'été", ou retourne au culte d'une muse plus sévère. Dans les *Deux Drapeaux*, *La France*, *La Mère et l'Enfant*, *Donnez*, il a mis le meilleur de son âme. Le lyrisme déborde dans l'ode à Louis Fréchette, l'*Erable*, *Le Haron*, et les stances à Eugénie Tessier, cantatrice aveugle. Un souffle puissant anime le poème des *Invincibles*, beau comme un fragment d'épopée. Quelle profusion d'images et de fusées sonores, quel luxe de couleur et de farandoles dans l'*Aurore boréale* ! Quel entrain joyeux, quelle gaieté bruyante, quelle ironie douce et légère, quel comique de bon ton dans le *Carnaval*, la *Sucrerie*, *Un Groupe* ! Plusieurs pièces, où respire le sentiment de la nature, où le goût du pittoresque l'emporte, rattachent l'auteur à l'école paysagiste, qui compte en France des tenants illustres. Par le soin des détails et le fini de l'ensemble, par l'exécution impeccable et l'irréprochable rendu, la *Navfragée* et *Une légende* accusent une sûreté de main vraiment magistrale, en même temps qu'un style plus personnel, un naturel plus vif, une plus grande simplicité de langage. Pas une page de l'œuvre nouvelle que la fleur de poésie ne parfume délicieusement, où l'oiseau bleu qui hante l'imagination des artistes et des poètes ne batte gaiement de l'aile. André Theuriot, François Coppée, n'ont peut-être rien de plus frais, de plus enbaumé, d'un charme plus pénétrant que *Renouveau*, *Un rayon de soleil*, les perles du recueil.

Puis, c'est ce titre : *Les Feuilles d'Erable*, qui me plaît comme un sourire de printemps à travers la forêt ombreuse ou la haie ensoleillée. A dessein ou non, on songe à cette merveille : les *Feuilles d'Automne*..., où se trouve, pour les pauvres, l'ode immortelle dont semble s'être inspiré M. Chapman, à l'exemple de Turqueti. A la strophe enflammée de Victor Hugo :

Donnez ! pour être aimé du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,

Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

les vers de M. Chapman répondent comme un "écho sonore" :

Donnez ! Faites le tour des misères cachées !
Visitez les taudis où des femmes, couchées
Sur de hideux grabats, n'ont pas l'essentiel !
Enfant, donne aussi ! vends le hochet qui t'amuse.
Oui, donnez tous, afin que Dieu ne vous refuse,
Lorsque vous frapperez à la porte du ciel !

Hélas ! qu'il date déjà de loin, ce livre, le meilleur, le plus ému, le plus chrétien du Maître ! que d'automnes ont, depuis lors, vu tomber toutes leurs feuilles ! que de soleils sont descendus derrière l'horizon !...

II

Le poète est créateur. Il part de peu pour arriver aux effets les plus étonnants. Un brin d'herbe agité par la brise ; une goutte de rosée aux premiers feux de l'aurore ; un ruisseau qui gazouille entre ses rives odorantes ; un nid de monnaie dans une touffe de glaïeuls ; un vol de colombes "égrené dans l'azur de l'air" ; un chant de rossignol aux dernières lueurs du crépuscule : moins encore, peut-être, suffit pour éveiller en lui "le chœur des voix intérieures".

Si des spectacles plus grandioses, si des scènes plus tragiques appellent son attention ou sollicitent ses regards ; s'il lui faut chanter les héros de la patrie, déplorer les maux de la guerre, s'apitoyer sur les nations en deuil, ou flageller d'un lambe vengeur oppresseurs et bourreaux : alors le poète élève la voix au diapason de choses si lamentables, de réalités si douloureuses ; il laisse là la flûte et le pipeau pour le luth éploré ou le clairon retentissant, ou plutôt il ajoute à sa lyre "une corde d'airain..."

Admirez la puissance du vers, merveilleuse alliance de la musique et de la parole, "magnifique cadeau de Dieu à l'humanité," selon Ernest Hello.

On a dit de Paul de Saint-Victor que c'est un poète splendidement vivant ; que sa prose, rutilante et toute baignée de soleil, est belle comme les plus beaux vers. Cependant, toujours il lui manquera la rime glorieuse, sorte de "note de rappel", par laquelle des êtres faits l'un pour l'autre se reconnaissent et se répondent : Me voici ! dans le monde enchanté de la poésie, où les rayons sont mêlés aux ombres.

M. Chapman, qui pense, je crois, en vers, le sait mieux que personne. Il a des tours et des épithètes qui donnent à sa phrase plus de relief, à sa langue plus de timbre et de saveur. Son alexandrin se plie bien au rythme. L'hémistiche le partage sans monotonie, comme sans raideur. Peu de rejets et d'enjambements ne viennent en troubler l'harmonieuse cadence. Tels vers à l'allure immense, telles manières de dire extraordinaires, et que j'oserais appeler sublimes, enlèvent l'âme captivée et haletante :

Et l'océan la suit comme un lion dompté.

Et Sedan ne fait pas plus d'ombre sur son astre
Que l'aile du vautour sur l'orbe du soleil.

Quelle était belle à voir pendue à la mamelle,
Comme l'abeille d'or à la levre des fleurs !

Tantôt on le prendrait pour le réseau de toiles
Que Prométhée étend pour prendre les étoiles,
Ou pour le tablier sans bornes dans lequel
Les anges vanneraient des roses sur le ciel.

Déjà Hugo avait dit (*Étoiles filantes*) :

De brume à demi noyée,
Au centre de la forêt,
La prairie est déployée
Et frissonne, et l'on dirait

Que la terre, sous les voiles
Des grands bois mouillés de pleurs,
Pour recevoir les étoiles
Tend son tablier de fleurs.

Il arrive ainsi que l'auteur vise un peu à l'imitation, sans pourtant tourner au pastiche : qu'il manque parfois d'idées, mais le poète est-il tenu d'en avoir toujours de bien arrêtées ? que l'invention lui fait alors défaut, et partant l'originalité, ce *laborum* du génie, couronné de rayons fulgurants.

Quelques vers, en très petit nombre, font tache ça et là, soit que, sans pêcher précisément contre la langue, ils semblent friser l'hiatus (ce que le HAUUTOIS A de divin dans sa note), ou que le besoin de la rime ait forcé la main au poète. Mais que sont ces peccadilles, parmi des beautés de premier ordre ! Je n'en parle que pour mémoire et pour montrer que je ne fais pas de critique à l'eau de rose, que je suis moins panégyriste enthousiaste qu'impartial et froid justicier. D'ailleurs, je suis sûr que cette légère poussière disparaîtra sans peine au premier coup de brosse du peintre.

III

Ce qui me plaît moins, c'est cette forme du sonnet que M. Chapman semble avoir adoptée de préférence.

Malgré l'autorité, fort respectable, assurément, de Boileau, et son assertion passée en axiome, "qu'un sonnet vaut quelquefois tout un long poème ;" malgré la prédilection marquée de Louis Veillot pour le sonnet, je suis porté à croire que le *Lac* de Lamartine, la *Conscience* ou les *Pauvres gens*, d'Hugo, valent infiniment mieux que les sonnets de tous les parnassiens. M. Chapman, lui-même, nous contredira-t-il, si nous mettons au-dessus de tous ses sonnets le seul poème des *Invincibles*, d'un pathétique si saisissant, d'un vol à aussi grande envergure ?

Le sonnet est une forme surannée, bonne au temps des Voitures, des Benserade, et que les plus grands poètes de

nos jours ont dédaignée ; Brizeux et Turqueti également. Avant eux André Chénier, "ce timbre qui avait des ailes," ne l'emploie pas une seule fois dans l'exécution de ses pastiches inimitables, où le cri ardent retentit avec une si poignante expression. Pour ne citer que notre Crémazie, qui, malgré ses inégalités, n'est pas moins un poète de race et le père de la poésie nationale, je parcours vainement son œuvre : le sonnet y brille par son absence. Depuis qu'on l'a rajeuni et remis en honneur, j'avoue qu'on en fait de beaux comme un camée antique. N'importe ! "le plus souvent, comme dit Ernest Dupuy, le sonnet français est un bijou brillant, léger, qui sonne creux."

Si le poète veut faire grand, il ne doit point couler sa pensée dans ce moule uniforme du sonnet, grand tout au plus comme un noyau de cerise. "En y versant trop d'idées, le moule crèverait, et le travail serait gauchi." Qu'il prenne garde ! cet infrangible anneau du sonnet retiendrait ses ailes captives. Pour qu'il puisse les ouvrir toutes grandes, il lui faut l'ode, l'épique, le poème ou le drame, héroïque et sombre.

Victor Hugo a attendu fort tard, pour céder au courant et sacrifier, au moins une fois, à la mode du jour. C'est dans la pièce des *Jolies femmes*, que j'emprunte aux *Quatre vents de l'Esprit* :

On leur fait des sonnets, passables quelquefois ;
On baise cette main qu'elles daignent vous tendre ;
On les suit à l'église, on les admire au bois ;
On redevient Damiis, on redevient Clitandre.

Le bal est leur triomphe, et l'on brigue leur choix ;
On danse, on rit, on cause, et vous pouvez entendre,
Tout en valsant, parmi les luths et les hautbois,
Ces belles gazouiller de leur voix la plus tendre :

— La force est tout ; la guerre est sainte ; l'échafaud
Est bon ; il ne faut pas trop de lumière ; il faut
Bâtir plus de prisons, et bâtir moins d'écoles ;

Si Paris bouge, il faut des canons plein les forts—
Et ces colombes-là vous disent des paroles
À faire remuer d'horreur les os des morts.

"Le sonnet de Hugo, ajoute Ernest Dupuy, scintille autant que tout autre ; mais il a le poids d'un lingot."

Quoi qu'il en soit, puisque sonnets il y a, M. Chapman, en compte de très jolis, frappés à l'emporte-pièce, et qui chatoient sur toutes leurs facettes ;—d'autres qu'il fera bien de remettre sur le métier, selon le conseil de Despréaux, et qu'il aurait pu dès ce moment éliminer de son œuvre ; ainsi allégée, elle eût gagné, certes, en perfection et en hauteur sereine.

M. Chapman aura toujours raison de revenir à la grande poésie, source de ses meilleures inspirations, et de revêtir sa pensée de cette forme splendide et vivante, éternellement jeune.

Une gloire digne de son talent, lui viendra de ce côté, et fera retentir son nom parmi les plus acclamés. Cette gloire, qui ceint d'une auréole le front des héros et des poètes, nous la souhaitons à M. Chapman, prochaine, triomphale et grandissante.

JEAN-BTE BÉRARD.

NOS GRAVURES

L'ALBANI

Pas un amateur de musique, pas un Canadien-français, ne prononce ce nom sans émotion.

Elle est le témoignage vivant du sentiment artistique inné de notre race. Aussi qui ne l'aime, qui ne la chérit ?

Redisons sa biographie à l'occasion de sa visite.

L'Albani, ou plutôt Marie-Emma Lajeunesse, naquit à Chambly en 1848, d'après Napoléon Legendre, en 1851, d'après Léon Famelart.

Son père, d'étudiant en médecine devint bon musicien, et il voulut inculquer à sa fille les éléments de son art : car il avait reconnu des aptitudes naturelles qui ne trompent pas un œil exercé.

Dès que Marie eut atteint l'âge de quatre ans, il se dévoua à son instruction musicale. La petite travailla cinq heures par jour durant longtemps, puis à l'âge de huit ans elle débuta dans cette ville. Quelques années plus tard "elle déchiffrait à première vue les partitions les plus inextricables des maîtres".

En l'an 1862, Emma Lajeunesse entra au couvent du Sacré-Cœur au Sault-au-Recollet. Elle manifestait, paraît-il, le désir d'embrasser la vie religieuse.

En 1864, son père allait, avec ses enfants (ils étaient trois), demeurer à Albany, N.-Y.

Plus tard, sur les conseils de l'évêque Conroy il se rendait en France où le ténor Duprez accueillait notre jeune diva.

"Elle étudia ensuite deux années chez Lamberti à Milan, fit ses débuts au théâtre de Menine dans la *Somnambule* sous le nom d'Albani."

Successivement elle chante à Malte, à Florence à Londres, à Paris, à St-Petersbourg, à New-York et rapporte de brillants succès.